Document generated on 06/07/2025 1:20 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Trouble-fête

Fanie Demeule

Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150e numéro : on fête !

URI: https://id.erudit.org/iderudit/98608ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Demeule, F. (2022). Trouble-fête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 24–28.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Trouble-fête

Fanie Demeule

« Es-tu libre samedi soir ? »

La question seule me fait crisper la mâchoire. Si on m'invite à une fête, je décline. Je suis « trop occupée » ou « trop fatiguée ».

Parfois j'accepte pour ne pas cesser complètement d'exister. J'y vais à reculons, hésitant à me désister jusqu'à la dernière minute. J'arrive sur le tard, alors que tout le monde est déjà ivre. Ma sobriété détruit un peu l'ambiance. Je suis celle qui ne fête pas. Qui ne boit pas d'alcool (il me faut rester en contrôle), qui ne mange pas (il me faut du végane, bio, sans gluten). Qui déteste danser et chanter (je m'enfuis quand on démarre le karaoké). Malhabile pour la conversation, je finis toujours par parler de mort, de maladie, d'accidents ou de phénomènes paranormaux. Je donne des réponses inutilement complexes aux questions de *small talk*. La musique et les cris m'empêchent de saisir tout ce que racontent mes interlocuteurs et je suis trop gênée pour les faire répéter : je hoche la tête en souriant sans savoir vraiment à quoi j'acquiesce.

J'invente toutes les excuses pour m'en aller le plus tôt possible : j'ai un truc tôt demain, j'ai mal au ventre, mal à la tête, besoin de terminer un texte. Dès que l'occasion se présente, je pars comme je suis arrivée, en coup de vent. J'évite d'avoir à dire au revoir, à serrer des mains ou, pire, à faire la bise. Je lace mes souliers en vitesse avec l'impression de quitter la scène d'une mauvaise pièce de théâtre où j'ai raté ma performance. En sortant, j'accuse les verres jetables accumulés au pied du bac noir et j'ai le feu au cul. Tout ça pour ça, tout ça pour gaspiller, pour polluer encore et faire enfouir en Chine des morceaux de pétrole qui n'auront contenu que quelques gorgées d'un alcool *cheap*. Je rentre à la maison et je ne dors pas, occupée à me rejouer tous les moments où je me suis égratignée, où j'aurais pu me taire, ou intervenir, ou rire, ou ne pas rire.

Le lendemain je me lève épuisée, la gueule encore plus amochée que si j'avais bu, et je me promets de ne jamais plus accepter d'invitation.

•

Au primaire, j'ai dit à une amie que je n'avais pas aimé sa fête. En vérité, je voulais lui dire que je n'aimais pas la voir vieillir, et que je n'aimais pas qu'on fasse éclater des ballons d'eau sur ma tête, et que le jeu de *La Fureur* me stressait. Elle ne m'a plus invitée.

Je n'aimais pas davantage mes propres anniversaires. Je haïssais que mes parents m'offrent de nouveaux jouets ou de nouveaux vêtements et jettent mes anciens – ce qui finissait par arriver inévitablement. Les changements matériels trahissaient ceux qui s'opéraient dans mon corps, plus grand, plus poilu, plus gras que l'année précédente. J'ai eu mes premières règles peu après mes dix ans. *Fête* et *fatalité* sont devenues synonymes.

•

Mon oncle préparait des feux d'artifice pour nos anniversaires. Il installait ses pétards dans le terrain vague à côté du chalet, sorte de pré à moitié tondu où proliféraient les fleurs sauvages. C'était ma fête de treize ans, mon oncle avait mis le paquet. Devant la multiplication d'explosions violentes, je savais que je devais m'émerveiller pour faire plaisir à l'oncle, mais je ne savais pas comment. Les applaudissements et les exclamations fusaient, j'imitais l'assemblée et frappais des mains en ne ressentant qu'une torpeur profonde. J'observais les têtes autour de moi, tout le monde avait l'air con, à regarder le ciel comme des zombies obnubilés par les couleurs furtives.

•

Ado, j'ai su éviter tous les partys. Je me faisais la plus réservée et étrange possible pour qu'on ne m'invite jamais. Je m'enfermais dans ma chambre au sous-sol et j'écrivais des histoires morbides en écoutant de la musique médiévale. « Ad mortem festinamus », du *Llibre Vermell de Montserrat*, guidait mon imaginaire vers des récits de revenants.

A somno mortis pravo
Vita brevis breviter in brevi finietur
Mors venit velociter quae neminem veretur
Omnia mors perimit[1]

•

Je déteste encore plus les festivités lorsqu'elles comportent des feux d'artifice. Fugaces. Coûteux. Polluants. Dangereux.

J'habite à deux pas du pont Jacques-Cartier. Les nuits d'été, les gens se massent par centaines sur le tablier du pont et dans les rues du quartier pour observer les feux Loto-Québec. De la fenêtre de ma chambre, j'entends les éclats de voix, les rires, puis les déflagrations, les interminables grappes de pétarades et de sifflements stridents. Les lumières dansent à travers mes rideaux. Je ne me lève pas pour observer. J'écrase un coussin sur mon oreille et j'attends que ça passe.

•

Les feux d'artifice et l'art éphémère ont ceci de commun qu'ils m'inspirent une angoisse indicible. Le temporaire me terrorise. Ce qui ponctue et ne s'éternise pas. J'abhorre les signes qui révèlent la fragilité de l'existence. L'érosion grandissante des falaises aux Îles-de-la-Madeleine, l'usure prématurée de mes dents, la détérioration précoce des tissus

1. Du mauvais sommeil de la mort
La vie est brève et elle est vite terminée
La mort vient vite et elle ne respecte personne
La mort détruit tout

de la *fast fashion*. J'aime me réfugier dans ce qui résiste au temps, même si ma vie s'écoule par mes mots. Je jalouse la pérennité des choses qui traversent les siècles, comme les vieilles mélodies du *Llibre Vermell* et les fantômes qu'elles m'inspirent.

•

Je ne sais jamais quoi écrire dans les cartes de fête. Après m'être rongé un ongle, je griffonne une phrase ou deux, un message convenu, pathétique. Comme si tout à coup je ne connaissais plus la personne à qui il est adressé. « Bonne fête ! Profites-en bien. » Et je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire. J'ai toujours l'impression d'entendre, en sous-texte : « La fin approche, profite de la vie pendant qu'il est encore temps. »

•

À l'aube, le lendemain du feu d'artifice titanesque pour mes treize ans, je suis allée marcher dans le pré à côté du chalet. J'ai entrepris de ramasser les dizaines de pétards morts éparpillés dans les herbes hautes. Des pépiements aigus au pied d'un églantier ont attiré mon attention, j'ai cru à un nid d'oisillons. C'était une marmotte qui pleurait un minuscule corps étendu près d'un pétard. Inerte, carbonisé. La mère a déguerpi à mon approche, et de longues minutes je suis restée à contempler le bébé noirci, à trembler d'une fureur sans nom.

•

Je n'ai jamais eu d'oncle artificier et ne suis jamais tombée sur une marmotte tuée par un pétard. J'invente une mauvaise expérience pour justifier ma détestation des feux d'artifice. J'aimerais pouvoir écrire qu'il m'est arrivé quelque chose de très troublant, mais je n'ai pas d'excuse à donner.

Je n'ai pas d'excuse non plus pour mon cerveau à l'envers. Je suis de cette espèce incapable de ne pas contempler le côté factice des réjouissances, réellement tragiques. Les célébrations masquent avec peine l'angoisse de la finitude, l'informité traumatique du réel. Sous les éclats de rire s'épanouissent les pleurs et les deuils qui bientôt nous ravagent. L'éphémère des spectacles pyrotechniques est à l'image même de la vie, bref éclat de couleur vite avalé par une noirceur insondable.

•

J'aimerais que mon écriture puisse célébrer la beauté du monde et des êtres. Je tente le coup et finis par écrire sur la mort, la maladie, les accidents et les phénomènes paranormaux. Inutile de résister. J'aime croire que de me tourner vers la part d'ombre est peut-être ma manière d'enjoliver notre course vers la mort. En vérité, je veux faire de mes écrits une danse macabre pour déjouer le sort.